

Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie de juin 2019¹

La France aux antipodes : histoire de la Nouvelle-Calédonie / Frédéric Angleviel

Éd. Vendémiaire, 2018

Cote : 62.156

Pour employer une expression familière aux présentateurs de télévision, « *on ne présente plus* » Frédéric Angleviel : par ses nombreux travaux sur sa terre natale et plus largement sur l'Océanie, l'historien de la Nouvelle-Calédonie s'est acquis un renom certain et nous avons ici-même, il y a peu, recensé deux de ses ouvrages. L'approche du récent référendum lui a valu divers entretiens de presse qui n'ont fait que conforter sa notoriété.

La Nouvelle-Calédonie vient en effet, au cours des semaines passées, de retrouver dans l'actualité une place qu'elle y avait parfois occupée naguère, mais dans des circonstances tragiques. Les urnes ont parlé et le destin de l'archipel néo-calédonien paraît aujourd'hui scellé, même si bien des évolutions statutaires ne sont pas à exclure.

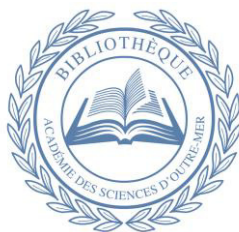
Sous le titre « *La France aux antipodes* », Frédéric Angleviel nous propose aujourd'hui une histoire de son pays où il fait montre, en quelque 380 pages, des qualités d'érudition et de synthèse que nous lui avons de longtemps reconnues.

Un premier chapitre d'une cinquantaine de pages est intitulé « Le temps d'avant » autrement dit l'ère précoloniale. Il retrace l'arrivée des premiers Austronésiens, probablement venus du sud du Vanuatu *via* les Loyauté vers le onzième siècle avant l'ère commune et décrit les premiers établissements humains. Pour l'écriture d'un tel chapitre l'historien se doit de recourir aux sciences auxiliaires que sont l'archéologie, l'ethnologie et l'anthropologie. Les travaux de Jean Guiart, de Maurice Leenhardt, d'Eliane Métails et de quelques autres ont été intelligemment mis à contribution. La poterie, dont on a retrouvé de nombreux tessons, (sites Lapita) ne semble pas avoir été au centre de la culture matérielle des premiers Kanak. L'igname (de la variété igname de Chine en provenance de Papouasie) est apparue très tôt et l'on sait la place très importante que ce tubercule occupe dans la vie et l'alimentation des Kanak. Les tarodières ne se sont développées que vers la fin de l'ère précoloniale. Elles sont d'ailleurs, en raison des conditions écologiques, restées absentes de certaines régions. Le bambou semble avoir été très tôt en usage pour la construction des cases et la fabrication d'armes et d'ustensiles divers.

Les premiers contacts avec les Européens font l'objet du deuxième chapitre. Ils débutèrent avec le passage de James Cook qui, à son deuxième voyage, en 1774, toucha Balade et donna à la



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutsidermer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutsidermer.fr.



Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

Grande Terre le nom de Nouvelle-Calédonie qu'elle a gardé depuis lors. Il longea la côte est et repéra l'île des Pins (Kounié). Cook fut suivi par bien d'autres navigateurs dont La Pérouse, d'Entrecasteaux, pour ne citer que les plus connus. Vinrent ensuite des aventuriers, chasseurs de baleine, pêcheurs de trepang (bêche de mer) et chercheurs de bois de santal, tout le peuple des « écumeurs de plages » (*beach combers*) parfois adonnés aux trafics les moins avouables.

Pour les autochtones, le résultat le plus visible de cette apparition des Européens fut le choc microbien, la propagation des épidémies (grippe, rougeole, tuberculose, variole, éléphantiasis etc) qui allait entraîner un effondrement démographique. Cette hécatombe a-t-elle concerné 40 à 80% de la population autochtone ainsi que l'auteur l'écrit p.83 ? Cette évaluation reste bien évidemment hypothétique.

Vint enfin le temps des missionnaires : les protestants anglo-saxons de la LMS se heurtèrent à l'hostilité des populations dans le sud de la Grande Terre mais trouvèrent en revanche un terrain favorable aux îles Loyauté. Les catholiques, des maristes conduits par Mgr Douarre, qui formaient l'avant-garde de l'impérialisme colonial français, s'installèrent à Balade en 1843 mais durent être rapatriés quelques années plus tard. Ils surent convaincre le gouvernement de Napoléon III de la nécessité d'une intervention et furent à l'origine de la prise de possession de 1853. La présence et l'influence des missionnaires allaient engendrer de profondes mutations dans les mœurs, le mode de vie et les mentalités des Kanak. La condition de la femme mélanésienne allait en particulier s'en trouver transformée et grandement améliorée. Doit-on pour autant admettre avec l'auteur que la conversion au christianisme fut, de leur part, *un choix volontaire et délibéré* ? (p.113). Qu'il nous soit permis d'émettre quelques réserves. Il est évident qu'en bien des lieux la conversion du chef entraînait celle de toute la tribu. *Cujus regio ejus religio*. Ces missionnaires ont considérablement fait progresser les connaissances sur la société traditionnelle dans les domaines de l'ethnologie, de l'anthropologie, de la linguistique.

Dans une troisième partie, Angleviel envisage l'étude de la colonisation proprement dite, c'est-à-dire l'époque au cours de laquelle la Nouvelle-Calédonie fut une colonie française, période allant de la prise de possession par l'amiral Febvrier-Despointes en 1853 à la mise en place du statut de territoire d'outre-mer en 1946. Les caractéristiques essentielles de ces 93 années sont bien mises en lumière. Nous en retiendrons trois.

La Nouvelle Calédonie fut au même titre que l'Algérie, et seul cas après celle-ci dans l'empire français, une colonie de peuplement. D'autre part ce fut une colonie pénitentiaire puisque de 1864 à 1930, elle vit passer près de 22.000 condamnés (principalement à l'île Nou et dans d'autres implantations)² dont beaucoup, libérés en fin de peine se fixèrent dans l'île et contribuèrent au peuplement européen (au même titre que d'anciens agents de surveillance). L'administration pénitentiaire fut-elle un Etat dans l'Etat ? L'auteur le pense non sans raison puisqu'elle était concessionnaire de 110.000 hectares, employait 700 personnes et était presque autonome par rapport au gouvernement de la colonie. Il estime de même avec justesse que, quoi que certains aient pu en prétendre, l'implantation du bagne en Nouvelle-Calédonie ne se solda

² 29.444 en comptant les relégués, déportés etc



Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

pas par un échec complet et n'a en tout cas rien à voir avec le désastreux précédent de la Guyane. Forçats, relégués et surveillants contribuèrent à l'équipement de la colonie, notamment dans le domaine des travaux publics.

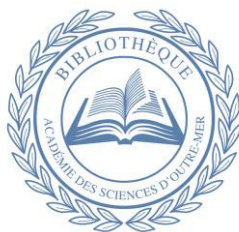
La troisième observation a trait au cas exceptionnel des îles Loyauté, bien analysé pp.170-172. On sait que ces trois îles, annexées plus tardivement (1864), ont échappé aux brutalités coloniales et aux spoliations que la Grande Terre a endurées. Leur sol peu fertile n'attirait pas les colons si bien qu'elles furent très tôt classées réserves foncières. Les missions protestantes, de même que les grands chefs, surent bien défendre les intérêts des Kanak. Beaucoup de ces derniers forment aujourd'hui une petite et moyenne bourgeoisie à Nouméa.

L'une des grandes caractéristiques de cette époque est l'occultation des autochtones. Si les petits colons de brousse entretenaient de bons rapports avec leurs voisins Kanak, les Européens, pour la plupart massés à Nouméa et dans les petits centres de la côte ouest, vivaient pratiquement sans contact avec les Mélanésien. Leurs domestiques étaient souvent asiatiques, javanais ou indochinois.

Ignorés et le plus souvent méprisés, les Kanak réagissaient parfois violemment, surtout quand leurs réserves foncières étaient menacées par les empiètements de la colonisation. La Grande révolte de 1878 fut la manifestation la plus spectaculaire de leur colère et les origines autant que les conséquences en sont bien exposées pp.173-182. Il est évident que les déprédations commises par les bovins des Européens dans les cultures des Mélanésien furent, de même que des confiscations de terres à Fonwhary, la cause du soulèvement dit révolte d'Ataï (bien que le grand chef Ataï ne semble pas en avoir été le principal meneur), survenu en 1878. Le bilan fut lourd : 200 morts parmi les Européens et plus de 1000 parmi les Kanak (dont beaucoup n'avaient pas pris part à la révolte). 1600 autochtones, surtout des femmes et des enfants, furent déportés à l'île des Pins et aux îles Belep. Le rapport du général de Trentinian a été bien utilisé. De 1893 à 1903, le gouverneur Paul Feillet mit fin au bagne (*ferma le robinet d'eau sale* selon la formule convenue), appliqua un plan de colonisation qui se traduisit par de nouvelles réductions des réserves indigènes et fit procéder à divers aménagements, mais le réseau routier restait très insuffisant.

Entre autres conséquences, on assista à un effondrement démographique des Kanak, déjà éprouvés par les épidémies auxquelles s'ajoutait une propagation rapide de l'alcoolisme, due au désespoir. En 1902 le maire de Nouméa prévoyait leur extinction complète. L'étiage sera atteint en 1921 quand il ne subsistera plus que 17.000 Mélanésien sur la Grande Terre (la population des Loyauté étant restée stable, autour de 10.000 personnes).

Intitulé, non sans humour : « La belle au bois dormant » un quatrième chapitre résume l'histoire de la colonie de la première guerre mondiale à l'avènement de la Quatrième république. Nous apprenons ainsi que 456 Calédoniens périrent au combat entre 1914 et 1918 (sur 2100 mobilisés dont 1.100 Kanak). La conscription fut la cause du soulèvement survenu en 1917 dans la région de Hienghene. Cette « dernière guerre Kanak » menée par le chef Noël Dwi et la répression qui s'ensuivit aurait coûté la vie à plusieurs centaines d'autochtones.



Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

L'entre-deux guerres fut une période assez léthargique³, ce qui explique sans doute l'intitulé du chapitre. Bien qu'il y eût peu à attendre d'une métropole exsangue, le gouverneur Joseph Guyon (1925-1932) poursuivit activement la politique de grands travaux, équipements routiers et portuaires, inaugurée par Feillet. Cette époque fut aussi celle d'une importante immigration indochinoise, japonaise et javanaise souvent employée sur contrat dans les mines de nickel, qui restait la principale, pour ne pas dire l'unique richesse de la colonie.

La deuxième guerre mondiale vit le ralliement de la colonie à la France Libre et la formation d'un deuxième bataillon du Pacifique qui s'illustra entre autres à Bir Hakeim et à Cassino⁴.

Angleviel considère que la fin du conflit et l'avènement du statut de territoire d'outre-mer (1946) marquent la fin de la période coloniale strictement entendue. Il se livre (pp.230-233) à un essai de bilan colonial lucide, mitigé comme on peut s'en douter, mais quant au fond assez pessimiste.

Les deux derniers chapitres (5 et 6) retracent l'histoire de la Nouvelle-Calédonie depuis 1946. Quoi qu'il puisse avoir été écrit à ce sujet, le *fait colonial* plus tard dénoncé par Tjibaou était loin d'être aboli par les réformes de 1946. Là comme ailleurs, la réflexion de Ch. Robert Ageron « sous la paille des mots-nouveaux, on retrouvait le grain des choses anciennes » se vérifie pleinement. On assista sans doute à l'éveil d'une vie politique avec l'apparition de deux partis confessionnels, mais le régime colonial ne fut véritablement liquidé que par la loi-cadre dite loi-Defferre de juin 1956, appliquée au printemps 1957. Elle introduisait le suffrage universel et dotait la colonie d'un régime de semi-autonomie.⁵ L'auteur parle d'une « *décolonisation originale* » pour signifier qu'il s'agit d'une décolonisation interne sans accession à l'indépendance. Est-ce si original en soi ? L'esprit colonial subsistait encore et perdura sans doute longtemps dans les mentalités. Maurice Lenormand, figure de proue de la vie politique d'alors est l'auteur de la formule célèbre « Deux couleurs, un seul peuple ».

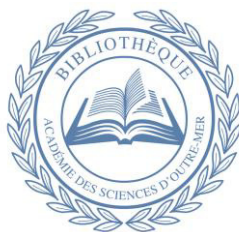
La situation se dégradait. De 1984 à 1988, la Nouvelle-Calédonie vécut des moments tragiques qu'Angleviel qualifie d'années de cendre. Le territoire était au bord de la guerre civile. En mai 1988, le drame d'Ouvéa devait marquer le dénouement de cette ère de violences : à la suite d'une mission d'enquête envoyée par Michel Rocard, les accords de Matignon, complétés par les accords Oudinot inaugurèrent (en dépit du meurtre de Tjibaou l'année suivante) une décennie de paix caractérisée par la mise en place du statut Rocard et des transferts progressifs de compétences. Le référendum d'autodétermination prévu pour 1998 n'eut pas lieu, les parties en présence ayant opté pour une solution consensuelle.

Dans les dernières pages, Angleviel nous guide d'une main sûre dans l'entrelacs complexe des événements survenus au cours des dernières années. Le lecteur en retire la conclusion que *le pari de l'intelligence* sur lequel Tjibaou avait misé s'est irrévocablement imposé.

³ Cet état de somnolence a été souligné par le capitaine Cousot, gendre du gouverneur Guyon (p.214)

⁴ Certains commandos prirent part au débarquement de Normandie.

⁵ Elle aurait mérité d'être analysée avec plus de rigueur qu'elle ne l'est p.143.



Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

La conclusion est un modèle d'équilibre et de synthèse. L'auteur s'interroge sur la possibilité d'écrire une histoire totale de cette société qui fut trop longtemps duelle et le reste peut-être encore. *Une révolution tranquille* de type québécois est-elle en train de se produire ? Il s'interroge sur les perspectives d'avenir institutionnel de l'archipel (Collectivité décentralisée, Etat autonome fédéré à la République française, État indépendant associé à la République ?) Il insiste dans la dernière page sur le phénomène du métissage qui a pour conséquence une mutation invisible de la société néo-calédonienne.

La lecture de ce beau livre, qui fera date, nous remet en mémoire une pensée d'Ortega y Gasset qui écrivait jadis que tout problème politique comporte une solution culturelle. La situation présente de la Nouvelle Calédonie nous inspire en dernière analyse, la même réflexion.

Jean Martin